Sept. 1862 — July 1864

☞ L'Union !... l'Union avec des esclaves, l'Union sans esclaves, — l'Union quand même !... ABR. LINCOLN.

L'UNION

No. 1. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI 27 SEPTEMBRE 1862. 1re Année.

PRONOSTICS.

Le 6 février 1860, — remarquez cette date, — un *nègre*, M. Eugène Heurtelou, rédacteur du *Progrès*, journal publié à Port-au-Prince (Haïti), adressait à M. Victor Hugo la lettre ci-dessous, à laquelle le noble poète s'empressa de donner une réponse que nous publions également. Nous reproduisons ces deux pièces en entier et textuellement : nous considérerions comme un sacrilége d'y porter notre main profane.

A Mr. Victor Hugo.

Port-au-Prince, 6 février 1860.

Concitoyen et frère,

Un frère qui n'a jamais traversé l'Océan, qui est resté constamment confiné dans l'île où il a plu à la Providence de le faire naître, et n'a vu les grands foyers de la civilisation, ces idées étincelantes, qu'à travers le prisme de l'imagination, ému jusqu'aux larmes de vos saintes et sublimes paroles en faveur de John Brown, martyr de la délivance de la race africaine, vient se prosterner devant vous, et prenant dans ses deux mains noires vos deux mains blanches, vous dire au nom de sa race : "Merci, frère ! Honneur et gloire à vous ! Il appartenait au plus grand génie du dix-neuvième siècle, à l'âme la plus élevée de l'humanité, d'agir comme vous l'avez fait, de prononcer les paroles que vous avez dites !"

L'esclavage ne résistera plus à cette rude secousse que lui a faite votre verbe si puissant. Il a chancelé sur sa base. Il est qu'il croule et disparaisse. Grâce à vous, la conscience humaine n'aura plus sur la poitrine ce lourd fardeau. Le beau ciel chrétien sera entièrement lavé de cette tache qui lui fait une si dégoûtante souillure. La race humaine, grande et vaste famille dont l'arbre généalogique présente à son sommet une communauté d'origine que l'on ne peut révoquer en doute, entendra enfin ce cri du sang qui se révolte contre des frères issus d'un même père, abusant d'une force momentanée dont ils sont pourvus pour subjuguer inhumainement leurs frères.

Quand une voix aussi éloquente, aussi inspirée que la vôtre, lance l'anathème contre l'esclavage ; quand l'Antée de la raison, de la pensée, le tient enserré, est-ce que tous ceux qui souffrent et gémissent de ses tortures ne doivent pas tressaillir de joie ? L'agonie du monstre a commencé.

Le triomphe de la démocratie, dont vous êtes le plus illustre et le plus indomptable champion, ne peut tarder à être universellement proclamé. Notre siècle, qui est à son déclin, n'aura pas disparu, que les principes démocratiques, heureusement inféodés à votre génie doué d'une expansion surnaturelle, formeront la base des institutions humaines et régiront souverainement tous les peuples.

La vieille société féodale a fait son temps. Quoi que l'on fasse, on ne la revivifiera plus.

Nous sommes à la veille d'une grande rénovation sociale ; tout l'annonce et le fait pressentir aux esprits clairvoyants. Il y a un travail latent qui se fait partout, sapant, démolissant une à une les idées, les croyances sur lesquelles s'étayent encore les aristocraties de toutes les sortes. A l'horizon de chaque peuple, trois étoiles flamboient, et, par leur brillant éclat, attirent et arrêtent les regards des fils de l'homme. Ces trois étoiles vers lesquelles se dirigent toutes les aspirations, ce sont la Liberté, l'Egalité, la Fraternité. A la clarté resplendissante qu'elles projettent sur le monde, les ténèbres fuient et disparaissent. A l'obscurité succède le grand jour dans les idées et les croyances des peuples. Le charlatanisme en tous genres se déprécie et perd journellement de son influence. Tout passe au crible de la raison et du jugement. Ce qui froisse le bon sens, la conscience, est irrévocablement condamné. Le fétichisme en idées, en croyances, n'est plus admis et ne peut avoir cours forcé, en aucune contrée de la terre. Esclavage, servage, priviléges de toutes les espèces, il y a contre eux une répulsion invincible de la part des nations. L'idée qui distingue spécialement notre siècle, c'est l'unité. Le monde dans toutes ses parties y tend avec force une résolution que rien ne saurait entraver. La fusion des peuples et des races par la fraternité, leur réunion en une grande et universelle république, pour arriver par l'ensemble de leurs forces à l'obtention assurée des grandes réformes que nécessite notre société encore païenne sous bien des rapports, n'est-ce pas là le mot d'ordre, le cri de ralliement que se communiquent entre eux, d'un confin du monde à l'autre, les penseurs qui résument en eux l'esprit de leur pays ! L'humanité entière, le flambeau du christianisme à la main, se presse, compacte, serrée, dans la grande voie de la liberté ; elle accélère et précipite ses pas ; elle a hâte d'arriver à la dernière borne de la route, pour se reposer de ses fatigues, dans cette grande félicité qu'au loin elle entrevoit, et dont le mirage l'éblouit à l'avance et l'enivre de joie ! Qui pourrait la contrarier dans cette marche qu'elle accomplit avec une ardeur aussi grande et aussi soutenue ? Où est la force capable de l'arrêter et de la refouler vers l'absolutisme, qui n'a été pour elle qu'un long et sanglant martyrologe ?

Du haut de cet îlot où votre esquif balloté par la tempête révolutionnaire est venu s'ancrer et s'abriter contre les vagues déchaînées, quand vous jetez, avec cette vigueur de conviction qui vous caractérise, un mot de liberté ; quand, contre une grande injustice, une grande souffrance, vous laissez tomber de vos lèvres une parole qui fait espérer, une forte et vaste commotion se produit à l'instant dans le monde. Les oppresseurs tremblent, et les opprimés se réjouissent comme si le terme marqué pour leurs angoisses était arrivé.

Vous étiez déjà grand, puissant par le génie dans cette France, au milieu de la capitale de l'intelligence, lorsque votre verbe se faisait entendre et dominait, et par une force de répercussion qui lui est inhérente, il arrivait jusqu'au dernier hameau de ce vaste pays pour en électriser les habitants. Les ennemis de la liberté, croyant réprimer et annihiler cette puissance de propagande dont Dieu vous a douée pour le triomphe des idées libérales, pour accélérer la venue de la grande république, vous frappent de l'exil.

Vous voilà confiné dans un îlot au milieu de l'Océan. Qu'ont-ils fait ? A cette brillante couronne du génie qui ceignait votre front, ils ont eux-mêmes ajouté un fleuron éclatant. Roi de la pensée, il ne vous manquait que la royauté du malheur, de la persécution, pour que votre sceptre s'étendît sans conteste de la frontière française sur le monde entier. La grande idée que depuis 1800 ans les siècles se transmettent, et que le nôtre semble destiné à en marquer la réalisation, s'est incarnée en vous. Vous étiez à l'étroit, distrait, dans cette France si peuplée et d'une si remuante activité. Il vous fallait, pour l'accomplissement d'un si grand apostolat, la solitude dans l'immensité de l'infini. Au milieu de ce vaste bourdonnement de la multitude se croisant et s'entrecroisant à vos côtés, l'écho de votre voix pouvait être alourdi et affaibli dans son expansion. Aujourd'hui, quand de votre chaire de Jersey vous prononcez une parole, les vagues et les vents la transportent à l'instant aux quatre coins du monde.

Rien ne peut arrêter dans sa course électrique l'idée que vous émettez.

Ce que vous avez dit contre l'esclavage a remué l'Amérique entière. Le vieil édifice colonial craque partout ; en ce moment, il nous semble déjà entendre le bruit des chaînes qui se brisent avec fracas. Malheureux colons ! si vous ne vous hâtez pas de rendre vous-mêmes la liberté aux fils de l'Afrique, par quels terribles catastrophes vous allez passer, vous, vos femmes et vos enfants ! Mon cœur se déchire de douleur à la vue du drame sanglant dont mon âme a soulevé un coin du voile qui en cache encore les horreurs au monde. Comment ! pour épargner à l'Amérique cette grande et effroyable boucherie de sang humain, les colons ne reconnaîtront-ils pas et ne feront-ils point cesser d'eux-mêmes cette révoltante inégalité qu'ils font subir aux fils de l'Afrique ? Faudra-t-il qu'une affreuse mêlée s'engage entre les esclaves et leurs prétendus maîtres, et que, comme à Saint-Domingue, les nègres, ivres de la victoire, entassent les cadavres de leurs oppresseurs sur les ruines fumantes de leurs propriétés ?

Recevez, illustre et vénéré concitoyen, mes salutations les plus respectueuses et les plus empressées. E. HEURTELOU.

Voici maintenant la noble réponse que fit notre sublime poète à ce cri chaleureux du *nègre* de Port-au-Prince :

Hauteville-House, 31 mars 1860.

Votre lettre m'émeut. Vous êtes, monsieur, un noble échantillon de cette humanité noire si longtemps opprimée et méconnue.

D'un bout à l'autre de la terre, la même flamme est dans l'homme ; et les noirs comme vous le prouvent. Y a-t-il eu ailleurs Adams ? Les naturalistes peuvent discuter la question ; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a qu'un Dieu.

Puisqu'il n'y a qu'un père, nous sommes frères !

C'est pour cette vérité que John Brown est mort. C'est pour cette vérité que je lutte. Vous m'en remerciez, et je ne saurais vous dire combien vos belles paroles me touchent.

Il n'y a sur la terre ni blancs ni noirs : il y a des esprits ; vous en êtes un. Devant Dieu, toutes les âmes sont blanches.

J'aime votre pays, votre race, votre liberté, votre révolution, votre république. Votre île magnifique et douce plaît à cette heure aux âmes libres ; elle vient de donner un grand exemple : elle a brisé le despotisme.

Elle nous aidera à briser l'esclavage !

Car la servitude, sous toutes ses formes, disparaîtra. Ce que les Etats du Sud viennent de tuer, ce n'est pas John Brown, c'est l'esclavage !

Dès aujourd'hui, l'Union américaine peut, quoi qu'en dise le honteux message du président Buchanan, être considérée comme rompue. Je le regrette profondément ; mais cela est désormais fatal. Entre le Sud et le Nord, il y a le gibet de Brown. La solidarité n'est plus possible. Un tel crime ne se partage pas à deux.

Ce crime, continuez de le flétrir, et continuez de consolider votre généreuse révolution. Poursuivez votre œuvre, vous et vos dignes concitoyens. Haïti est maintenant une lumière. Il est beau que, parmi les flambeaux du progrès éclairant la route des hommes, on en voie un tenu par la main du nègre.

Votre frère, VICTOR HUGO.

Au Public.

Sans crainte et sans trouble, nous inaugurons aujourd'hui une ère nouvelle dans les destinées du Sud. Nous prenons pour base de notre plate-forme la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis, que nous publierons dans un de nos prochains numéros ; et si jamais nous naufrageons, c'est que la vérité doit mourir et que l'erreur doit triompher ; c'est que la Providence a mis au cœur de l'humanité des aspirations qui ne doivent point se réaliser ; c'est que la liberté et le bonheur, qui doivent être le produit de la marche du temps et du progrès, sont des chimères ; que Lamartine a raison, que Pelletan a tort, et que le monde ne marche pas !

Nous invitons donc tous ceux qui peuvent prêter un appui intellectuel ou pécuniaire à la propagation de la cause des droits de l'homme et de l'humanité à le faire sans retard.

Vous tous qui aspirez à établir en tous lieux le système républicain sans tache, la démocratie sans entraves, accourez à nous, contribuez comme nous de votre grain de sable à la construction du Temple de la Liberté ! Nous avons besoin de collaborateurs et de tous ceux dont les cœurs sont en rapport avec le mouvement intellectuel du siècle : qu'ils se joignent à nous, à notre rédaction. Accourez donc tous, amis du Progrès ! L'heure a sonné pour la lutte des grands principes humanitaires contre un vil et sordide intérêt qui enfante l'orgueil, l'ambition, l'hypocrisie, le mensonge et fait taire la conscience, cette voix du ciel qui crie sans cesse à l'homme : "Tu es né pour la liberté et le bonheur ! Ne te trompe pas toi-même en ceci, et ne trompe point ton frère !"

Aux Etrangers.

Les étrangers de toute origine qu'abrite le système républicain des Etats-Unis, comprendront facilement que leurs sympathies ne peuvent être et ne doivent se manifester que pour la vraie Démocratie, c'est-à-dire le gouvernement d'un peuple libre par ce peuple lui-même. Tout ce qui est en dehors de cela est faux et insoutenable, malgré tous les sophismes plus ou moins fardés des gens intéressés à cacher une vérité aussi manifeste.

C'est par l'union des Etats-Unis que non-seulement le système républicain doit se propager dans ce pays, mais encore se répandre et s'implanter dans tous les pays de la terre. Telle est notre foi, notre conviction ! Qu'importent les négations des ignorants, les superbes dédains de la science inepte et les clameurs des intéressés : il ne faut pas être bien clairvoyant pour s'apercevoir qu'un travail sourd et latent se fait au sein de l'humanité pour arriver à cette harmonie sociale, à cette fraternité des droits, au bonheur humain, enfin, que la Liberté, fruit d'une sage République comme celle des Washington, des Jefferson et autres, peut seule produire.

L'épreuve dont l'Union américaine doit sortir triomphante, dans les desseins de Dieu, malgré l'ébouriffante prétention, l'orgueil impie de ceux qui croient arrêter son bras, et qui seront abattus ou pulvérisés, est un sûr garant pour nous que la Démocratie, loin de s'affaiblir, développe en ce moment des conditions de vitalité qui lui manquaient auparavant pour atteindre aux grandes destinées que le ciel lui prépare pour l'affranchissement des peuples. C'est ce que comprennent les grands cœurs, et tous ceux qui veulent le bien de l'humanité !

POURQUOI ?

Oui, pourquoi la vérité se fait-elle jour si difficilement parmi nous ?

Pourquoi les principes si simples, si élémentaires de l'ordre social trouvent-ils si peu d'adeptes ici ?

Pourquoi cette belle langue française, qui fait retentir au foyer de la civilisation les plus beaux sentiments du cœur humain, — l'Amour et la Liberté, — n'a-t-elle servi au Sud qu'à propager l'erreur et le mensonge ?

Pourquoi, en d'autres climats, les champions des droits du Peuple, les amants de la Liberté, les apôtres du vrai, — en un mot, pourquoi les défenseurs des faibles, des humbles et des innocents, contre la force, la tyrannie et l'impunité, ont presque toujours flatté les passions des grands, des riches et des oppresseurs, et ont invariablement servi d'instruments à la cause de la cupidité, de l'ambition et du despotisme, de ce côté-ci de l'Atlantique ?

Pourquoi des individus dont la plume, plus puissante que l'épée, aurait converti des milliers à la cause de la Démocratie et du Progrès, se sont-ils bassement faits les adulateurs d'une oligarchie réactionnaire et rebelle à l'idée du temps et à la marche ascendante de l'humanité ?

C'est que l'égoïsme et le milieu dans lequel nous nous mouvons exercent plus d'empire sur l'esprit des hommes qu'on ne se l'imagine, et qu'il faut un grand courage ou une forte conviction pour se faire le martyr de la Liberté, au milieu des dictateurs du sol, que cette classe constitue ou non l'aristocratie des vendeurs de morue, des planteurs de coton, de canne à sucre ou de choux.

L'ESCLAVAGE.

Dans l'histoire de la Louisiane écrite par F. Xavier Martin, cet ancien juge si éminent de la Cour Suprême de cet Etat, il n'est point question de l'introduction de l'esclavage. Cependant cette histoire nous apprend que lorsque le Parlement de Paris enregistra la charte de *la Compagnie Occidentale*, il n'y avait encore qu'une vingtaine d'esclaves. Bienville fut nommé gouverneur de la province, et c'est alors que fut inaugurée une courte période de grande prospérité pour le territoire, qui vit, dans l'espace de quatorze ans, la population blanche s'accroître au point que de sept cents elle s'éleva à plus de cinq mille, et le nombre des noirs (esclaves) s'éleva de vingt jusqu'à deux mille. En 1766, le nombre des blancs des deux sexes était de cinq mille cinq cent cinquante-six. Les noirs étaient en nombre presque égal. Les nègres de Guinée furent alors introduits par ces vaisseaux (les vaisseaux anglais qu'on voyait presque toujours à l'ancre ou attachés aux arbres un peu au-dessus de la Nouvelle-Orléans,) ou amenés de Pensacola, par le lac Pontchartrain, au bayou Manchac et à Bâton-Rouge. En 1785, ils atteignirent le chiffre de dix-sept mille, et de plus de vingt-et-un mille en 1788. L'introduction des esclaves fut temporairement suspendue en 1800. En 1810, le nombre des esclaves, d'après le recensement des Etats-Unis, était de 34,660 ; en 1820, de 69,064 ; en 1830, de 109,588 ; en 1840, de 168,452 ; en 1850, de 244,809, et en 1860, de 312,186. Cet accroissement a été à peu près égal à celui de la population blanches qui s'élevait en dernier lieu à 354,265, ce qui faisait un total de 666,431.

C'est ainsi que cette institution, depuis l'époque où elle a été introduite, n'a cessé de prendre de l'extension avec une étonnante rapidité, et cela toujours à la faveur d'une législation rétrograde, qui interdisait à l'esclave la culture de son intelligence, et qui en dernier lieu lui enlevait tout espoir de liberté. Les lois de cet Etat retranchaient virtuellement l'esclave de la famille humaine, et faisant de lui une propriété, le mettaient exactement au même niveau que les animaux employés à la culture.

Dès l'époque où fut faite la Constitution des Etats-Unis, on put reconnaître qu'il y avait antagonisme formel entre l'institution de l'esclavage domestique et la nature et les principes d'un gouvernement libéral, devant offrir à tous de larges garanties de liberté ; et des mesures furent prises pour empêcher qu'il ne fut importé d'Afrique de nouveaux esclaves, à dater de l'année 1808. Mais ce que les hommes sages d'alors n'avaient pas prévu et qui pourtant s'est accompli, c'est-à-dire cet énorme accroissement du nombre des esclaves et l'extension de l'esclavage dans de vastes contrées où il n'existait pas précédemment, nous met aujourd'hui, nous, leurs descendants, qui sommes aussi imbus qu'eux du principe républicain, en face du grand problème du jour : "Le pouvoir esclavagiste gouvernera-t-il ce pays, ou le pays deviendra-t-il libre ?"

Dans la Virginie, Etat de l'Union qui a le plus sérieusement souffert de cette institution, les hommes d'Etat et les philosophes ont toujours considéré l'esclavage comme une plaie horrible, et ils ont imaginé des plans d'émancipation graduelle et paisible. Pendant qu'il n'y avait qu'un petit nombre d'eclaves, quelques-uns de ces plans pouvaient être bons à suivre ; mais ils sont bientôt devenus parfaitement inexécutables, parce que chacun voit aujourd'hui que c'est une question de races assez sérieusement engagée pour qu'il faille que l'une des deux reste maîtresse du terrain.

C'est ainsi que la sagesse de nos hommes d'Etat, de nos pères et de nous-mêmes, est venu se briser contre la croissance énorme et continue de ce maudit démon qui a fini par se poser en potentat dans ce pays. Un propriétaire d'esclaves est devenu un individu proscrit par tous les peuples civilisés ; et tous les amis de la liberté, dans les autres pays, ont reproché à chaque citoyen de celui-ci le crime d'entretenir et d'étendre, sur le sol libre de l'Amérique, la plaie hideuse de l'esclavage. La haine pour les rois, princes ou potentats, l'horreur de la tyrannie, les droits égaux devant la loi, la liberté de conscience, la liberté de la presse, tout cela était nécessairement foulé aux pieds et conspué par la puissance esclavagiste de ce pays. Mêlée à toutes les affaires politiques, elle avait pris une grande influence dans le gouvernement des Etats á esclaves, et pendant qu'elle s'armait d'une verge de fer et montrait une excessive rigueur partout où s'exerçait son contrôle, infligeant á tous ceux qui faisaient de l'opposition des châtiments de toutes sortes, — le bannissement, la dégradation, les travaux forcés, la peine de mort, — elle étendait ses bras jusque dans les Etats libres ; s'efforçait d'arrêter le commerce des adversaires de cette institution, qu'elle désignait tous ensemble par ce mot : *abolitionistes ;* et faisait peser sur l'Union une menace continuelle de dissolution. Et spéculant tour-á-tour sur la crainte et la cupidité des Etats libres, auxquels elle faisait d'énergiques appels en demandant des compromis, et s'accrochant obstinément au parti du progrès, elle a réussi á obtenir, pendant tant d'années, le consentement du silence pour se maintenir et s'étendre de plus en plus.

Mais le parti démocratique ne pouvait pas toujours rester impassible en face de l'esclavage, et porter sa part de responsabilité. Celui qui a fondé ce parti et qui lui a tracé ses voies ne l'a jamais entendu ainsi. Les droits de l'homme, dont il a parlé dans la Déclaration de l'Indépendance, devaient, dans sa pensée, s'étendre à tous les hommes ; et personne jusqu'à présent n'a jamais osé prétendre que le droit qu'aurait un homme d'acheter et de vendre un autre homme, a jamais été compris dans aucune déclaration des droits faite par Jefferson ou d'autres hommes éminents de quelque nation civilisée, dans notre siècle. Les esclavagistes ont enfin réussi à arrêter le parti du progrès, qui semble encore subir leur pression. Malheur, malheur aux Etats à esclaves et à l'esclavage, quand ce parti va se redresser puissant et fier ! La vérité peut être enfouie pour un temps et foulée aux pieds, mais il faut qu'elle reparaisse ; et l'erreur, en combattant les amis du progrès, a de toute nécessité engagé la lutte contre le pays, l'Union, le peuple américain, — contre tout homme, toute femme ou tout enfant qui sait remercier la Providence de la faveur qu'elle lui a faite en lui accordant le titre de citoyen américain.

La lutte se trouve maintenant engagée entre l'esclavage et notre pays, par ce récent et solennel appel aux armes. Les choses, en tout ceci, n'ont fait qu'amener leur résultat inévitable. Tous les remèdes doux étant impuissants contre l'accroissement continuel de l'esclavage, et la sagesse humaine ne pouvant indiquer aucune solution paisible du problème de l'émancipation immédiate ou graduelle, une crise violente devait avoir lieu, et la force devait être appelée à décider cette grande question : "L'esclavage africain doit-il conquérir les Etats-Unis et le monde, dans la dernière moitié du dix-neuvième siècle, ou les Etats-Unis — et, s'il en est besoin, le monde, — terrasseront-ils l'esclavage américain !"

Dans la première hypothèse, on verra se former une grande nation, dont les institutions auront pour base l'esclavage et qui envahira tous les territoires cotonniers ; on verra refleurir la traite des nègres africains avec toutes ses horreurs ; et au bout d'un certain temps, les nègres, instruits de leur force, s'insurgeront, et ce pays verra se renouveler les événements de Saint-Domingue.

Dans la seconde hypothèse, la destinée de l'Amérique s'accomplira, et le monde verra se résoudre les problèmes qui placeront ce continent à la tête du progrès et du mouvement de ce siècle ; car alors il représentera une civilisation noble et élevée, qui peut-être annoncera le règne prochain de cette harmonie sociale vers laquelle tendent naturellement les âmes généreuses, et dont le genre humain doit un jour goûter les douceurs.

Pour que le Sud pût atteindre à ses fins, il faudrait donc nécessairement admettre qu'il aurait le pouvoir de renverser le sens moral et la conscience commune du genre humain, — de substituer la marche rétrograde au progrès, — de changer le caractère géographique du continent, — d'imposer à une race qui est née libre le despotisme et l'esclavage, en place des douceurs de la liberté et de tous les bienfaits des institutions libérales.

Telle est, ni plus ni moins, la tâche qu'ont entreprise les Confédérés ; et cela dans quel but ? Dans celui de perpétuer l'esclavage africain et de l'étendre dans les contrées où il n'existe pas.

"Chaque fois," a dit un philosophe français, "que l'esprit du passé et l'esprit de l'avenir se "trouvent engagés dans une lutte à mort, l'avan-"tage doit toujours rester à l'esprit des temps "nouveaux. Nous avons vu que l'histoire a ses "lois. La guerre, qui joue un rôle si important "dans l'histoire, qui représente toutes ses gran-"des agitations, et pour ainsi dire ses crises, — "la guerre doit avoir aussi ses lois, et ses "lois nécessaires ; et si dans l'histoire on doit "voir l'humanité jugée par Dieu, on peut en in-"férer que la guerre n'est autre chose que la "partie décrétale de ce jugement, et que les ba-"tailles en sont la promulgation publique. La "défaite ou la décadence d'un peuple sont les "décrets de la civilisation et de Dieu lui-même, "contre un peuple qu'ils déclarent trop en ar-"rière de son époque, ennemi du progrès, et, en "conséquence, digne d'être rayé du livre de "vie."

Ces principes ne s'appliquent-ils pas à la guerre actuelle ? Et s'ils sont universellement vrais, le résultat définitif de ce grand débat peut-il être douteux ? Puisqu'il n'y a aucuns moyens pour abolir graduellement et paisiblement l'esclavage, son extinction ne sera-t-elle pas prompte, immédiate et définitive, si le temps est arrivé ? Et la destruction de cette triste institution ne sera-t-elle pas l'œuvre des propriétaires d'esclaves eux-mêmes ?

La Canne à Sucre cultivée en France.

On annonce une tentative bien extraordinaire d'acclimation, dont les premiers essais auraient réussi ; il ne s'agirait de rien moins que d'introduire, non pas sur le sol de l'Algérie, qui est presque un climat torride, mais sur le territoire même de la France, la canne à sucre, cette plante utile qu'on n'a guère cultivée jusqu'à présent que sous les tropiques.

Il y a un demi-siècle, on créait en France la fabrication du sucre de betterave pour tenir lieu du sucre de canne, qu'on ne pouvait plus tirer des colonies ; aujourd'hui on tente de substituer à la betterave la canne produite par le sol français.

Dans un petit village du département de Vaucluse, nommé Caumont, M. Teillère possède, au bord de la Durance, une jolie propriété dans laquelle il sema de la graine qu'il venait de recevoir des colonies. Malgré la saison avancée, les cannes atteignirent un degré de maturité très satisfaisant ; elles étaient chargées de fleurs et les graines commençaient à se former, lorsqu'elles furent coupées et broyées à l'aide d'un moulin à huile ; le pressoir en fit sortir cinquante litres de liquide sucré.

La canne à sucre recueillie à Caumont est longue de 4 m. sur pied, et de 3 m. 50 c. si on la dépouille de ses feuilles ; elle compte douze à treize nœuds depuis la racine jusqu'à la tige, et son tuyau a une circonférence moyenne de 8 c.

Avant de regarder l'acclimatation comme définitive, il reste à savoir si les cannes se reproduiraient aussi bien par boutures que par semis, car l'expérience a démontré que les cannes, reproduites par la graine, perdent au bout de peu d'années tout leur principe sucré. On espère s'en rendre compte l'année prochaine, et l'on croit à la réussite, en se fondant sur la similitude du climat de la Provence et de celui de la Nouvelle-Orléans, où la canne à sucre est cultivée avec succès.

Cette prétendue similitude de climat est tout bonnement une erreur : nous n'en voulons pour preuve que les évaluations suivantes que nous empruntons à M. de Humboldt. A la Nouvelle-Orléans, la température moyenne de l'année est de 21°, celle de l'hiver de 13°, et celle de l'été de 28° ; tandis qu'à Avignon, la température moyenne de l'année n'est que de 14°, celle de l'hiver étant de 6°, et celle de l'été de 23°. Outre la grande variation qui existe entre l'hiver et l'été dans cette dernière ville, il y a donc entre la Nouvelle-Orléans et Avignon une différence d'environ 7° dans la température moyenne de l'année, différence capable d'empêcher de réussir à Avignon ce qui croît en pleine terre à la Nouvelle-Orléans.

Au reste, l'expérience, ayant eu un commencement de réussite, mérite d'être complétée. Si elle est menée à bonne fin, il faudra dire qu'il ne s'agit que d'oser pour réussir.

Mariage d'une ex-Esclave en Angleterre.

La *Gazette* de Brighton (Angleterre) publie l'histoire suivante :

Ce matin, à l'église paroissiale de Brighton, doit être célébré le mariage de deux personnes de couleur dont l'histoire prête à cette cérémonie un intérêt tout particulier, surtout aux yeux de ceux qui depuis longtemps s'intéressent profondément au sort de la race africaine et qui ont suivi en elle le progrès de la civilisation résultant de l'influence du christianisme sur les nègres. Cette cérémonie apprendra de plus à nos frères de l'autre côté de l'Atlantique que les dames et les messieurs anglais se font à la fois un plaisir et un devoir de rendre honneur à ceux de la race africaine qui se sont montrés capables d'apprécier les avantages d'une éducation libérale.

La fiancée, qu'on suppose être la fille d'un chef africain, fut, à l'âge d'environ cinq ans, offerte en présent à feu le capitaine Frédéric Forbes, de la marine royale anglaise, qui était allé faire officiellement une visite au roi de Dahomey, dans le but de l'aider á la suppression de la traite dans l'intérieur de l'Afrique. Dans le livre où il rend compte de sa mission se trouve la description suivante de la petite fille :

Je n'ai plus qu'a ajonter quelques détails concernant le présent extraordinaire qui m'a été fait, celui d'une petite fille. Dans les chapitres précédents de cette histoire, j'ai fait mention de la guerre dite d'Akeadon : une des captives dans cette terrible chasse à l'esclave se trouva justement être cette intéressante enfant. Il est d'usage de réserver les captifs de haute naissance soit pour le service particulier des rois, soit pour être immolés sur la tombe de quelque noble décédé. C'est dans l'un ou l'autre de ces deux buts qu'elle avait été retenue deux ans à la cour, et ce fait qu'elle n'avait pas été vendue à des trafiquants d'esclaves, prouve qu'elle était d'une haute famille. Un présent si extraordinaire aurait été pour le moins un fardeau pour moi, si je n'avais eu la conviction qu'en considération de la nature du service que j'avais rendu, cette enfant serait considérée comme propriété de la couronne. Refuser de la prendre aurait été pour elle comme un arrêt de mort qui probablement aurait été exécuté sur l'heure. Aussitôt mon arrivée, je m'adressai par la voie du Secrétaire de l'Amirauté à Sa Majesté la Reine, de qui je reçus une gracieuse réponse, m'annonçant que S. M. prendrait plaisir à se charger de l'éducation et du sort à venir de cette enfant.

Elle n'a plus qu'un souvenir très confus de sa propre histoire. Ses parents ont été décapités ; elle ignore quel a pu être le sort de ses frères et de ses sœurs. Pour son âge, qu'on suppose être huit ans, elle est prodigieusement avancée ; elle parle très bien l'anglais maintenant et montre une grande disposition et un véritable talent pour la musique. A bien peu d'exceptions près, elle s'est acquis, par sa docilité et une aménité de manières que rien ne peut surpasser, l'affection de tous ceux qui l'ont connue. Elle s'élève bien au-dessus de tout autre enfant blanc de son âge par son aptitude à apprendre, par les dons de son esprit et par les qualités de son cœur. Prise comme spécimen excellent de la race nègre, elle serait un précieux sujet d'étude sur les aptitudes intellectuelles des noirs.

Sa Majesté a pourvu aux frais nécessaires pour compléter l'éducation de Mlle Sarah Forbes Bonetta, dont le savoir et les talents accomplis font un ornement pour les plus hautes sociétés, et prouvent de la manière la plus satisfaisante que l'esprit africain est susceptible du plus haut degré de culture intellectuelle. Sa Majesté a pris le plus grand intérêt à son mariage, qu'elle sanctionne pleinement. En outre des présents faits par la famille royale, la Reine a pourvu elle-même au trousseau de la fiancée. Le fiancé, Mr. James Davis, était d'abord un esclave pris par un de nos croiseurs, et élevé dans les écoles de la Société Missionnaire du Christ, à Sierra-Léone. Plus tard, il s'engagea dans des entreprises commerciales pour son propre compte, et est maintenant un négociant heureux et influent de Lagos, où il emploie plus de cent de ses compatriotes, dont il s'applique à élever également l'état moral et l'état intellectuel.

La cérémonie doit être célébrée par l'évêque de Sierra-Léone et par le Rév. H. Venn. — Mme Thompson a gracieusement offert son jardin de Westhill Lodge pour le déjeûner de fiançailles. Nous apprenons qu'il y aura de nombreux invités à la noce, et de ce nombre vingt Africains. La fiancée aura seize demoiselles d'honneur, dont quatre seront des demoiselle de couleur.

☞ Nous ne saurions trop recommander l'excellent ouvrage de M. Théard, **le Mexique et ses Richesses,** aux personnes qui ont l'intention de se rendre dans ce beau pays. Les émigrants trouveront dans cette brochure tous les renseignements qui leur sont nécessaires. — Prix : 25 sous.

En vente chez MM.

Hébert & Escousse, libraires, rue de Chartres.
Michon & Sweitzer, libraires, enc. Royale et place St-Antoine.
Chol, libraire, encoignure Royale et Toulouse.
Et au bureau de l'UNION, encoignure Chartres et Ste-Anne.

Annonces et Avis Divers.

Décédé

A Mamaroneck (Etat de New-York), le samedi 6 du courant, **Mr. HIRAM GRAY,** ci-devant capitaine de bateau à vapeur, à l'âge de 50 ans. Il laisse une veuve et six enfants. [3

Succession de John Beel.

Deuxième Cour de District de la Nouvelle-Orléans.

N° 18,973.

Attendu que George Fenneman a présenté une pétition à la Cour à l'effet d'obtenir les lettres de curatelle à la succession vacante de feu Jonn Beel, décédé intestat, avis est par le présent donné à tous ceux que cela peut concerner, d'avoir à déduire, sous dix jours, les raisons pour lesquelles il ne serait pas fait droit à ladite pétition.

1] Par ordre de la Cour, W. R. FISH, greffier.

Succession de Theodore Young.

Deuxième Cour de District de la Nouvelle-Orléans.

N° 18,970.

Attendu qu'Elizabeth Ploffman a présenté une pétition à la Cour à l'effet d'obtenir les lettres d'administration à la succession vacante de feu son époux, Théodore Young, décédé intestat, avis est par le présent donné à tous ceux que cela peut concerner, d'avoir à déduire, sous dix jours, les raisons pour lesquelles il ne serait pas fait droit à ladite pétition.

2] Par ordre de la Cour, W. R. FISH, greffier.